

MERE SYMBOLIQUE, PERE REEL ¹

Regula Schindler

(71)Récemment nous avons cherché du matériel sur "la Mère" pour un numéro de notre revue suisse, *RISS*. Nous avons constaté que comme sujet des journées, revues, livres, bref des discours lacaniens, la Mère, à la différence du Père omniprésent, brille par son absence. Ce qu'on trouve, ce sont des articles surtout d'analystes femmes sur le rapport mère-fille dit ravageant. De la part des hommes, et sur le rapport mère-fils, cette mère et ce couple mère-fils sont enfermés par préférence, semble-t-il, dans le ghetto clinique des perversions.

Est-ce que cela veut dire que pour que la norme-mâle puisse se soutenir, la Mère doit disparaître ? Bien sûr elle est interdite par le Père, et comme ce père consiste d'un nouage très complexe, on peut toujours se tourner vers lui et discuter, bien à l'abri de cette mère, tombée sous la barre et priée d'y rester. Là, on la nomme A, et quand elle resurgit dans l'acte

1

Version revue et augmentée de la communication faite aux Journées.

sexuel, si c'est vrai que celui-ci ne se fait que "quoad matrem", (72) que « *La femme n'y entre qu'en tant que la mère* »², et bien dans ce cas-là, il s'agit de l'objet a. Ainsi se perd, entre A hors saisie et le petit a brut, l'Un du signifiant maternel, qui pourtant, à suivre **Lacan**, était la puissance symbolique primordiale chez tout un chacun ; signifiant dont s'est inscrit la marque grand I, matrice de l'idéal du moi qui lie le sujet, en tant qu'enfant désiré, au monde.

L'axe symbolique M-I, base du triangle imaginaire Enfant-Mère-Phallus autant que du triangle symbolique Enfant-Mère-Père, on le rabat couramment sur l'axe imaginaire m-i, axe où se fixe le moi idéal : pourtant, si on se réfère au schéma R³, il n'en est rien.

Cette présence Une, unique, rayée de la carte dans une certaine lecture de la métaphore paternelle, est-ce qu'elle se perd vraiment ? Tout le monde sait que non : ce signifiant refoulé, c'est ce qui ne cesse de s'écrire sauvagement dans le symptôme : il est sûr qu'il fera son retour d'une façon ou d'une autre.

* * *

La Mère, n'importe quelle mère à condition de n'être pas complètement folle, a d'ores et déjà derrière elle ce « *Père symbolique impensable* », « *condition nécessaire au langage comme tel* »⁴ : elle est d'ores et déjà, mère parlante autant que parlée, et en tant que telle, mère désirante. Est-ce qu'on la tait afin qu'elle se taise ?

D'y arriver, il n'y a pas grande chance. Elle parle et parle, et

2J. LACAN, *Encore*, 16 janvier 73.

3Voir annexe 1.

4J. LACAN, *La Relations d'objet*, 6 mars 1957.

c'est cela notre malheur. Elle bavarde à la maison, elle bavarde dans (73) les analyses ; il semble que le non-lieu théorique ne puisse la faire se taire, et c'est pourquoi les analyses sont interminables. Depuis toujours elle aurait dû indiquer le père comme porteur du phallus et des lois du langage, et puis fermer sa bouche. Elle a, au contraire, toujours bavardé sur rien, tout et n'importe-quoi. Peut-être son incontinence est-elle liée à son savoir, savoir supposé à elle - au moins par **Lacan** - que le phallus est bien au-delà du rapport homme-femme ? En tout cas, quand elle s'adresse à autrui, et surtout quand elle s'adresse à son enfant, elle s'adresse à travers ce petit autre au dit phallus : elle parle, comme l'expression l'indique, à tort et à travers. Et quand l'homme et l'enfant foutent le camp - qui ne les comprendrait ? - elle continue à s'adresser au phallus à travers n'importe quelle proie qui croise son chemin.

Admettons pourtant que, pour autant qu'elle parle, sa voracité n'ait pas pour but de réintégrer son produit : tout au contraire, c'est son intérêt à elle de se garder ce relais phallique le plus longtemps possible. Et d'y arriver, c'est cela qu'on lui reproche.

Admettons que n'importe quelle mère, pas tout à fait folle, ait derrière elle la parole, ce qui a toujours déjà coupé mère et enfant d'un supposé réel de l'objet, ce qui a toujours déjà constitué l'objet comme joujou pris dans la dialectique trompeuse de l'amour. *« Toute satisfaction mise en cause dans la frustration y vient sur fond du caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique, et ici la satisfaction n'est que substitut, compensation », « l'alibi de la frustration d'amour »* ⁵.

La frustration, "noeud" S-I-R ⁶, ne peut se concevoir que toujours déjà liée au noeud de la privation I-R-S et au noeud de

⁵J. LACAN, *La Relation d'objet*, 6 février 1957.

⁶"Noeud" S-I-R, I-R-S, R-S-I, voir annexe 2, schéma f/p/c.

la castration R-S-I : c'est la frustration de la présence même de l'objet sur fond d'absence. Ce qui se dit chez **Freud** : « *Ich habe die Brust, das heisst ich (74)bin sie nicht* » ⁷ - quand j'ai le sein, cela veut dire que je ne le suis pas. C'est cela « *der Mangel, den dans Kind niemals verschmerzt* » - le manque dont l'enfant ne fait jamais le deuil. Comment faire le deuil de ce que, en fin de compte, je n'ai jamais eu, de ce que j'étais, d'un "être" qui n'est que le nom du trou dont s'est fondé mon ex-sistance ? Notons que **Freud** fait de ce deuil impossible la cause des accusations diverses faites à la mère dans la vie ultérieure ⁸ : ce dont on ne fait jamais le deuil, c'est qu'elle, celle-là, n'est pas et n'était jamais un être plein, mais en vérité un être réellement privé et symboliquement castré. La métaphore audacieuse du désir d'inceste voile, en quelque sorte, ce trou de la petite enfance qui s'énoncerait ainsi : qu'est-ce qu'elle cherche cette mère quand elle s'en va, alors qu'il y a moi qui suis là ? Pourquoi ne se contente-t-elle pas des merveilles que sont mon être-à-moi et son être-à-elle ? Et si la mère arrive si bien à garder son produit comme relais phallique ultérieur, c'est aussi parce que ce dit relais phallique arrive mal à renoncer à vouloir tenir debout ce phallus, au-delà de la mère qu'il est censé représenter ; phallus toujours hors saisie et toujours menacé.

De ce que je viens de dire, je déduis ce constat tout simple : la mère, pour autant qu'on n'aime pas parler d'elle en public, pour autant qu'on ne l'aime tout simplement pas, c'est la mère porteuse de la fonction "Mère Symbolique". Ni l'interdit du Père, ni son silence, ne viennent lui faire barrière ; pire, plus elle est interdite et tue, plus elle resurgit, faisant figures plutôt monstrueuses ; tuer, c'est conserver. La mère, crocodile vorace, avide d'engloutir enfants et père, est une de ces figures imaginaires qui date d'avant toujours, et la mère

⁷S. FREUD, *Ergebnisse, Ideen, Probleme*, 1938, GW XVII.

⁸S. FREUD, *Neue Folge der Vorlesungen* (Nouvelles Conférences), *Die Weiblichkeit/La féminité*, 1932, GW XV.

contemporaine avide d'éjecter le nom-du-père de la famille pour faire des enfants repas solitaire, repas voué à son totem à elle, en est une des diverses métonymies. Comme il n'y a pas de cause pour la faille du sujet, la mère est toujours la bienvenue pour y suppléer. N'est-ce pas elle qui a séduit le Père, pour l'abandonner, tel **Hamlet** père, à se faire moissonner dans la fleur de ses péchés ?

* * *

(75)Que faire d'elle ? Comment faire avec elle ? Le seul susceptible d'avoir le moindre effet sur elle, c'est, le voilà, le "Père réel", et comme on va le voir, cela fait couple, infernal peut-être, en tout cas, symptomatique.

« Contrairement à une sorte de notion normative et typique que l'on voudrait lui donner (...), c'est au Père réel qu'est déférée la fonction saillante de ce qui se passe autour du complexe de castration »⁹. Dans *La Relation d'objet*, **Lacan** y revient à maintes reprises, en particulier dans les séances des 6, 13 et 20 mars : à l'envers de la Mère qui, elle, a introduit un premier "ordre symbolique", une première "dialectique symbolique" d'où se dessine le phallus comme symbole de son désir, le Père y intervient comme porteur de "l'élément réel"¹⁰. Ce phallus maternel qui est partout et nulle part, d'où suit qu'enfant et mère peuvent toujours en jouer et en jouir, il faut que le Père le mette "à l'épreuve du réel". « C'est lui qui l'a, l'a-tout maître, et qui sait qu'il l'a ». Ce couple Mère Symbolique-Père Réel, dans ce Séminaire, fait, parfois, presque rapport sexuel. Mais ce que l'attribut "réel" laisse déjà entendre, c'est que cette affaire de castration touche à l'impossible. Elle manque de cause, elle manque même d'organe¹¹ : l'organe manquant, est-ce ce phallus maternel dont se soutient

9J. LACAN, *La Relation d'objet*, 6 février 1957.

10La citation complète : « C'est l'introduction de cet élément réel dans l'ordre symbolique, inverse de la première position de la Mère qui se symbolise dans le réel par sa présence et son absence », *La Relation d'objet*, 13 mars 1957.

11J. LACAN, Séminaire *L'angoisse*, 24 mai 1963.

un savoir-tout, savoir-partout ? Tout parle d'elle, et qui sait ce que cela veut dire, sinon elle ? La tâche du Père réel, plus précisément, un Père réel n'existant pas, du Réel du Père, c'est de parer à la séduction de cet objet symbolique ¹² de la privation maternelle, objet rien/tout, et de le remplacer par le phallus imaginaire, étalon de valeur garantissant la circulation des objets dans l'ordre symbolique du discours. Tâche plus que difficile, d'où "l'éternel alibi" ¹³ de (76) ce Père Symbolique auquel on s'adresse, mais qui lui, malheureusement, n'intervient pas et ne répond pas.

Décidément, la tâche du Père réel est presque impossible. Pour peu qu'il pense devoir dégager un petit peu sa progéniture du phallus maternel, il est sûr de rater son coup.

Ainsi ce père de **Hans**, qui s'occupe de son fils d'une façon si gentille, qui tente de lui expliquer ce qui ne va pas, qui lui interdit d'une façon pédagogique le lit de la mère, qui même se met dans une colère pédagogique. **Hans**, nous dit **Lacan** carrément, « *n'a pas de père réel* » ¹⁴. « *Cette colère n'est pas une colère réelle, le petit Hans le lui souligne du doigt : tu dois être en colère, tu dois être jaloux* » ¹⁵.

Voilà qui a dû choquer certains auditeurs de ce temps-là, et qui devrait déranger toujours ceux qui voudraient faire de l'intervention paternelle castrative une intervention symbolique, un énoncé : ce qui fait le sel de l'affaire, c'est qu'elle ne peut se fabriquer en tant qu'énoncé, qu'elle se transmet dans le réel de l'énonciation. Ceci ne veut pas dire que ce réel soit un réel délié du symbolique et de l'imaginaire : précisons que ce qui compte, c'est la position énonciative du père, et tout ce qui est frauduleux là-dedans,

¹²Voir schéma f/c/p, 2^{ème} version.

¹³J. LACAN, *La Relation d'objet*, 6 mars 1957.

¹⁴J. LACAN, *La Relation d'objet*, 6 mars 1957.

¹⁵J. LACAN, *La Relation d'objet*, 27 mars 1957.

l'enfant, bien sûr, va l'entendre.

Lacan a suivi cette piste du "Réel du père" à travers la voix, « *l'altérité de ce qui se dit* »¹⁶, jusqu'au "Sinthome" où il fait de la "fonction de phonation", « *contrairement à ce qu'on croit, l'essence de* »¹⁷. Ce que le père de **Hans** a raté, c'était de faire « *le Dieu tonnerre* ». Comment "faire" le Dieu tonnerre, si la voix c'est ce qui ne trompe pas ? Cela ne se fait pas d'une façon volontariste, c'est un acte - et (77)c'est la même problématique que celle de l'acte psychanalytique, et de l'acte tout court : l'indicible de l'objet a, de l'objet qu'on n'a pas, y intervient.

Un père n'est Père réel que pour autant qu'il se fait mi-dupe de l'ics : s'il ne croit pas, en quelque sorte, qu'il l'a, l'a-tout maître, il rate son coup, mais s'il croit vraiment qu'il l'a, l'à-tout maître, il risque d'installer sa famille dans un discours de maître pervers, perversion qui n'existe pas que dans les milieux dits pervers, perversion qui fait ravage dans la normalité d'autant plus que là, l'à-tout maître s'habille en idéaux paternels divers : professionnels, nationaux, religieux, etc...

La « *revendication engendrée par la castration* », c'est de faire « *confusion de la jouissance avec l'instrument de la puissance* »¹⁸, et la « *misère humaine s'en constitue en profession de foi, jusqu'à terme, a la visée que nous trouvons dans l'idéal professionnel* ». Je vous rappelle, en plus, la tirade splendide dans *La Question préliminaire* sur ce Père porteur des idéaux, « *de quel objet ou manque d'objet (!) il y aille, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, de legs ou de légalité, du pur, du pire, ou de l'empire,...* »¹⁹.

16J. LACAN, Séminaire *L'angoisse*, 5 juin 1963.

17J. LACAN, *Le Sinthome*, 10 mars 1976.

18J. LACAN, Séminaire *L'angoisse*, 29 mai 1963.

19J. LACAN, *Ecrits*, p. 597.

Tirade à laquelle **Lacan** se réfère dans *R.S.I.* : « *N'importe qui atteint la fonction d'exception qu'a le père. On sait avec quel résultat. Celui de la Verwerfung ou de son rejet dans la plupart des cas par la filiation que le père engendre avec les résultats psychotiques que j'ai dénoncés* » ²⁰.

Comment, alors, attendre de son épouse, la mère, qu'elle soutienne obligatoirement une autorité telle, comment même le lui prescrire, sinon d'une position de défense d'un idéal du Père ? Que les mères soumises à leur mari à la façon d'une **Mère Schreber** sont devenues rares n'est sûrement pas à regretter.

* * *

(78) Un père "good enough", un père qui fait l'affaire, c'est quoi ? On voit la logique de **Salomon**, rigoureuse, qui a amené **Lacan**, face à la tâche impossible de faire de la castration un énoncé, à dire que la seule garantie de la fonction du père, c'est la fonction de symptôme, symptôme qui maintiendrait dans un "juste mi-dieu" ce dont il s'agit dans la castration ²¹. Et ce dont il s'agit dans la castration, le "mi-dieu" autant que le contexte de la séance le laisse entendre : la femme que le père s'est acquise pour faire des enfants, femme dont il fait, dans le bon cas, objet a, elle n'est pas que ça, elle relève de « *l'Un susceptible de s'écrire d'une lettre dans l'inconscient* », et c'est à cause de cela qu'elle est son symptôme. « *Par maldonne, par confusion une femme pas plus que l'homme n'est un objet a, elle a les siens (...) dont elle s'occupe, ça n'a rien à faire avec celui dont elle se supporte dans un désir quelconque. La faire symptôme, cette une femme, c'est (...) la situer dans cette articulation au point où la jouissance phallique comme telle est aussi bien son affaire. Contrairement à ce qui se raconte, la femme n'a à subir ni plus*

20J. LACAN, *R.S.I.*, 21 janvier 1975.

21J. LACAN, *R.S.I.*, 21 janvier 1975.

ni moins de castration que l'homme » ²².

Qu'une femme soit un symptôme de l'homme, « *cela se voit de la structure...* » : structure de l'A comme « *matrice à double entrance* », qui "raye", d'une entrance, l'a, de l'autre, l'Un du signifiant. « *Il n'y aurait jamais conjonction, copulation quelconque du 1 au a* » : pas de rapport sexuel ²³.

Ce n'est en rien audacieux de dire que cette femme-symptôme qui s'occupe des siens, et qui n'entre dans le rapport sexuel que quoad matrem, qu'elle relève de et renvoie à la mère du père, mère qui pèse dans le non-rapport du couple parental. Ce qu'il faut tenir dans le "mi-dieu", (79)le "juste non-dire", ce sont les « *points de suspension du symptôme - interrogatifs dans le non-rapport* ». Interrogatifs du non-rapport dont **Lacan** va dire, dans *Le Moment de conclure* (11 avril 1978), qu'il existe entre les « *générations voisines, à savoir les parents d'une part, les enfants de l'autre. C'est à quoi pare l'interdit de l'inceste* ». C'est un retour à **Freud**, qui, lui, décrit l'acte sexuel comme une affaire à quatre : la mère de l'homme, le père de la femme sont de la partie.

Que l'acte sexuel soit incestueux, **Freud** l'a dit depuis toujours, et même plus : « *Celui qui veut devenir libre et heureux dans la vie amoureuse, devrait s'être familiarisé avec l'idée (Vorstellung) de l'inceste avec la mère ou la soeur* » ²⁴. Ce "mi-dieu" du symptôme chez **Lacan**, mi-dire de l'interdit de l'inceste, semblerait aller dans la même direction. Que l'inceste ne soit que fantasmatique, c'est l'effet de son interdiction : l'important, c'est que ce symptôme incestueux ne soit dit ni de façon patente, ni tout à fait tue. Ce père qui, "dans le bon cas", « *n'interviendrait qu'exceptionnellement*

22J. LACAN, *R.S.I.*, 21 janvier 1975.

23J. LACAN, *R.S.I.*, 21 janvier 1975.

24S. FREUD, *Ueber die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens*, GW VIII, (sur le ravalement... de la vie amoureuse).

*auprès des enfants, pour tenir dans la répression, le mi-dieu, le juste non-dire ce dont il s'agit »*²⁵, n'est-ce pas un père qui voile l'objet avec de l'amour, sans faire de sa femme, Dieu ? « *Qu'il réussisse ce juste mi-dieu, d'après Lacan, c'est rare (...), rien de pire que le père qui profère la loi sur tout »*²⁶. Le ratage de ce mi-dire/mi-dieu renvoyant à l'inceste, c'est le ratage de la fonction paternelle.

Autrement dit : comme le père ne peut pas ne pas être dupe du signifiant maternel, espérons mi-dupe, et comme la mère ne peut pas ne pas être dupe/mi-dupe du Réel du père, mieux vaut reconnaître l'inceste fantasmatique que d'en faire le déni. A propos de ce réel du père dont les femmes sont dupes : cela renvoie, non pas à la jouissance phallique, mais au phallus "existence de réel"²⁷.

* * *

(80)Ce que fabriquent ensemble ces deux signifiants, Mère symbolique et Père réel, ce n'est ni le bonheur ni le rapport sexuel. Ce que le symptôme du père, rarement mi-dit, mais trop-dit ou pas-dit, a pour effet, c'est le sinthome du fils/de la fille. C'est "the sin", la faute, le péché irréductible qui lie le sujet à la faute du père, faute dans laquelle la mère du père n'était pas pour rien. Le sinthome, c'est la tournure sexuelle particulière du sujet qui se lie et le lie à la jouissance du lit conjugal.

Ainsi **Lacan** va du symptôme du père dans la perspective de sa petite famille (R.S.I.) au sinthome qui se transmet dans la suite des générations : ce sinthome, en ce qu'il comporte

25J. LACAN, R.S.I., 21 janvier 1975.

26J. LACAN, R.S.I., 21 janvier 1975.

27J. LACAN, R.S.I., 21 janvier 1975.

d'irréductible "du père" ²⁸, fait « le quatrième rond essentiel au noeud » ²⁹.

La version sinthomatique du père est soutenue par « l'idée loufoque de rédemption » ³⁰. Fils et fille s'acharnent à sauver le père - de quoi ? Les réponses diverses convergent sur l'inévitable : de ce que, né de ce ventre-là, il a dû mourir dans la fleur de ses péchés.

"Sauver le père" est voué à l'échec. "Sauver le nom-du-père", par contre, est un, sinon le, grand topos de la littérature dramatique occidentale. A suivre ce topos, il semblerait que cela passe obligatoirement par la destruction d'un nom-du-père figé en idéal, et sa reconstruction à travers un savoir féminin attaché au Réel du père : **Antigone, King Lear, Michael Kohlhaas** ³¹. Suivre ce fil évidemment déborderait mon cadre. C'est (81)avec quelques cas connus de la clinique psychanalytique que je voudrais illustrer ces thèses.

* * *

Le cas du **Petit Hans** montre ce lien entre un père dont le symptôme est à ciel ouvert sa propre mère, et le sinthome père-vers du fils. **Hans**, une fois levés ses symptômes phobiques, va garder son sinthome de chevalier des femmes phalliques; c'est-à-dire des femmes du type dont le père était l'assujetti. C'est cela, peut-être, son sinthome irréductible, sa tournure sexuelle particulière, qui se lie avec le symptôme du père dans un point

²⁸Voir M.M. CHATEL, *Y-a-t-il un irréductible du sinthome ?*, Littoral 11/12, 1984, "Du Père".

²⁹J. LACAN, *R.S.I.*, 21 janvier 1975 - voir annexe 2b.

³⁰J. LACAN, « *L'imagination d'être le rédempteur est le prototype de ce que j'écris père-version. C'est dans la mesure où il y a rapport de fils à père, et cela depuis très longtemps, qu'a surgi l'idée loufoque de rédempteur* », *Sinthome*, 10 février 1976.

³¹Selon la nouvelle de H. von KLEIST.

précis du ratage : le réel de ce père s'est effacé derrière le poids symbolique de son symptôme-mère. **Hans** aurait repris ce nouage à l'envers, il aurait réellement dominé des femmes incarnant le phallus maternel, pour payer la dette de ce père, et pour le rétablir, lui qui aurait subi le règne symbolique de sa mère réelle. Ce sinthome de **Hans**, "femme phallique à dominer", serait alors son nom-du-père dominant, trait qui marque un ratage de la castration paternelle et s'y renoue dans le sinthome.

En fin de compte, **Hans** a quand même eu du père réel suffisamment pour faire de lui un névrosé avec un sinthome banal. Comme on a peu de faits, à ma connaissance, sur sa vie ultérieure, ce que j'avance sur **Hans** est spéculatif. Mais ce qu'on peut affirmer, dans ce cas, c'est qu'il n'y avait pas "juste mi-dieu" de la part du père : il y avait "trop-dieu".

Chez **Joyce**, le sinthome père-vers se donne à entendre d'une toute autre façon : dans la production des "letter-litter" à discrétion. **Joyce** aurait transformé les symptômes alcooliques de son père en son sinthome d'écriture, motivé par l'idée, ici presque caricaturale, de sauver le père, plus précisément de sauver le Nom de ce père : Joyce/joie/jouissance. Sauver la joie du père en recréant l'esprit incréé de sa race, ou bien sauver ce père d'une jouissance mortifère, cela revient au même dans ce sinthome d'artiste qui accommode, et s'accommode de, l'équivoque.

(82) Dans les poèmes pré-équivoques, juvéniles de **Joyce**, il y a cette rime qui peut se lire comme programme :

« *A child is sleeping, an old man gone
O father forsaken, forgive your son.* »

Hamlet in a nutshell : **Joyce** le fils se construit sa "sin", son péché de ce que, enfant dormant, il aurait lâché son père, il

l'aurait livré aux ténèbres, et il lui faut désormais prendre cette "sin" dur Je, non sans invoquer ce père. Ce nom du père, qu'il s'est fabriqué, est tissé du point même où ce père manquait. C'est par le tripatouillage infini de la langue maternelle, par sa dé- et reconstruction sans fin qu'il a voulu y introduire encore et encore une autre parenté dans l'équivoque père-mère (ex. : la "hélieniser" : le Père grec/Helena).

Lacan fait de cette « *idée loufoque de rédempteur (...) le prototype même de ce que j'écris père-version* »³². Je voudrais souligner que **Lacan**, contrairement à ce qui se dit, ne se débarrasse pas de cette père-version en l'appelant un "cas de psychose" dont nous, les névrosés, n'aurai-ent, en fin de compte, rien à faire. Il questionne l'art de **Joyce** comme il avait questionné l'art de **Shakespeare, Claudel, Gide, Velasquez, ...** c'est-à-dire non comme cas pathologique mais comme sujet supposé au savoir : non pas d'un point de vue d'**Archimède**, intenable parce que métalangagier, s'appellerait-il le regard clinique, mais à partir du transfert sur un savoir privilégié, si loufoque, savoir privilégié sur les vérités de structure qui, refoulé par les névrosés, ne les concerne pas moins. « **Joyce**, d'une façon privilégiée, se trouve avoir visé par son art le quatrième terme essentiel au noeud au point de l'approcher d'aussi près que possible », et aussi : « en tant qu'il avance d'une façon tout à fait spécialement artiste c'est le sinthome tel qu'il n'y a rien à faire pour l'analyser »³³.

(83) Si « le noeud à trois n'est plus un noeud, il n'est tenu que par le symptôme »³⁴, et si **Joyce** a visé ce quatrième terme essentiel au noeud d'aussi près que possible, l'appeler "psychotique" (ce que **Lacan**, dans *Sinthome*, ne fait nulle part) me semble d'ailleurs un contre-sens : ce n'est qu'avec ce quatrième rond que « *cette chaîne ne constitue plus une*

32J. LACAN, *Sinthome*, 16 février 1976.

33J. LACAN, *Sinthome*, 9 décembre 1975.

34J. LACAN, *Sinthome*, 9 décembre 1975.

paranoïa »³⁵. Bien sûr, le fait d'être si averti de ce quatrième rond, d'être si concerné par la père-version, ne témoigne pas d'une névrose ordinaire non plus.

* * *

Sans père-sinthome, le noeud n'est plus un noeud borroméen. « *En tant qu'un sujet noue à trois l'I, le S et le R, il n'est supporté que de leur continuité. Le I, le S et le R sont une seule et même consistance : et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque* ». Pire : « *La psychose paranoïaque et la personnalité comme telle (...) c'est la même chose* »³⁶.

Qu'apporte le sinthome père-vers ? Ce quatrième rond, « *au regard des trois autres (...) se spécifie d'être sinthome et névrotique. Dès lors cette chaîne ne constitue plus une paranoïa, sinon, si ce n'est qu'elle est commune* »³⁷. Même si ce que le sinthome père-vers apporte, ce n'est que la "paranoïa commune", cette paranoïa commune serait, pour ainsi dire, notre seul espoir.

Ce qui sauve le sujet de la psychose paranoïaque qui égale la personnalité comme telle, ce qui fait entrer dans la paranoïa commune ce lien de père-version, comment le spécifier cliniquement ? Je propose qu'un effet bénéfique majeur de ce lien au réel du père, c'est l'effet d'érotisation (84) de l'idéal du moi. « *L'idéal du moi n'est pas comme on le croit la neutralisation progressive des fonctions (...), mais bien au contraire quelque chose qui est toujours accompagné d'une érotisation du rapport symbolique* »³⁸. La matrice de l'idéal du moi qui s'obtient du rapport symbolique de l'enfant au

35J. LACAN, *Sinthome*, 16 décembre 1975.

36J. LACAN, *Sinthome*, 16 décembre 1975.

37J. LACAN, *Sinthome*, 9 décembre 1975 ; voir annexe 2b.

38J. LACAN, *Les Formations de l'inconscient*, 5 mars 1958.

signifiant maternel, "M" dans le schéma R, ne suffit pas pour tenir debout le monde du sujet. **Lacan** montre à propos du *Balcon* de **Jean Genet** que le manque "d'érotisation du rapport symbolique" a pour effet que le sujet ne puisse pas jouir d'une position quelconque dans le monde du discours : position professionnelle, position mari/marié, position paternelle/maternelle . Même si une telle position est formellement atteinte, ce n'est pas permis, père-mis, d'en jouir : on la quitte, on y revient, on la quitte.

Ce qu'on appelle, dans une autre terminologie, les borderliners : ces "personnalités fragiles" manquent de cette érotisation du rapport symbolique qui fait de l'idéal du moi une corde souple dont peut se soutenir un moi idéal plus ou moins stable. On sait que ce type de personnalité qui n'entre pas dans la "paranoïa commune" devient de plus en plus fréquent.

La fonction paternelle consiste à veiller sur ce que cette érotisation se fasse ; encore une fois, si la seule garantie de la fonction paternelle est le juste « *mi-dieu de la version qui lui est propre de sa père-version* »³⁹, cela n'a rien à faire avec les bonnes intentions du père.

Cela supposerait que le père a fait "mi-dieu", au travers de sa femme, de son fils et sa fille, qu'il les a désirés ni trop, ni pas assez. Ce qui se voit chez des femmes ayant subi l'inceste avec le père, n'est-ce pas précisément la destruction de l'érotisation de l'idéal du moi, érotisation qui se soutient, normalement, de l'inceste fantasmatique ? Chez ces femmes, on peut observer que le moi idéal, n'ayant pas de support, peut devenir une pure facticité, du clinquant qu'on affiche et qu'on remet dans l'armoire ; des fois,(85) on n'y arrive plus ni à l'afficher, ni à le caser, cela s'affiche et se case tout seul. L'envers de l'inceste, le manque d'investissement paternel, semble, ici, avoir des effets pareils.

39J. LACAN, *R.S.I.*, 21 janvier 1975.

Quelques uns des enfants qui ont souffert de carence paternelle réelle, ne pouvant pas jouir d'une position mondaine, se sont mis à reconstruire le monde, souvent avec des lettres. La fréquence d'une biographie où le père manquait - soit qu'il manquait effectivement, soit qu'il ait porté son désir bien hors famille - chez des auteurs célèbres, est étonnante, presque toute la littérature allemande du dernier et du présent siècle est faite par ces fils-là : **Kleist, Hölderlin, Buchner, Keller, Bernhard...** Les auteurs français ne manquent pas non plus.

C'est, en effet, logique plutôt qu'étonnant. Ces hommes « *tout entier dans le signifiant* » (**J. Lacan** à propos de **Gide**), hommes souvent proches de la paranoïa, ont érotisé, faute de pouvoir érotiser les positions mondaines, l'effet le plus pur du signifiant relevant de la Mère, la lettre (qui peut à l'occasion se chercher et se trouver dans un matériel autre que celui de la parole). Lettre qu'il faut travailler pour voir ce qu'il y a dedans qui pourrait servir au discours d'une communauté père-vers, ou bien la desservir, en dénudant la "paranoïa commune" pour invoquer un père qui tiendrait.

Ce n'est que ce réel de la jouissance mi-incestueuse d'un père, jouissance dans les meilleurs cas mi-dite, qui aurait pu couper, pour le meilleur ou le pire, l'ambiguïté et l'ubiquité du symbole maternel, en donnant à entendre : jouis comme un homme, comme moi, ou bien jouis comme une femme, comme le non-moi cause de mon désir, mais ne jouis pas des deux à la fois.

C'est ou la "paranoïa commune", ou l'invocation du père manquant, ou la petite misère, cela surtout pour des femmes, où il semblerait que la carence paternelle réelle ait des effets moins dramatiques mais plus annihilants. Ou bien, et peut-être que c'est ce qui gagne actuellement du terrain, ce n'est ni l'un ni l'autre : ils existent ces sujets ni névrotiques ni (86)fous qui semblent se soutenir d'un symbolique binaire. Le fameux

déclin du nom-du-père n'a pas, pour autant qu'on parle de "psychose sociale", l'effet de psychose pour les sujets particuliers. La fonction "Mère symbolique" qui représente l'auto-différence du signifiant - +/-, a/o, - me semble avoir une importance clinique, c'est-à-dire sociale, croissante. Cette fonction fait tenir de sa façon.

Ce sinthome père-vers, sinthome loufoque de l'amour du père pas-tout, est-on en train de s'en passer ? Je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que cela serait la fin, entre autres choses, de la psychanalyse. Nous n'y sommes pas encore.

* * *

Je voudrais alors clore avec ce cas appelé **Dora**, cas de petite hystérie misérable, cas qui a permis à **Freud** d'élaborer du savoir et de la technique psychanalytique. C'est un type d'hystérie père-vers classique, c'est-à-dire toujours courant.

Quoi de plus norme-mâle petit-bourgeois que ce père de **Dora**, malade et impuissant avec sa femme, et supposé par sa fille d'être puissant avec sa maîtresse ? Pauvre **Dora** : sa mère à elle est désignée par le père comme symbole pur, phallus pétrifié. Chez cette mère il n'y a, dans la perspective du désir du père, rien de vrai que ses bijoux. Pas lieu de s'étonner que la fille cherche à érotiser à tout prix cette matière morte. Cette Madame K., supposée animer son père, lui sert de support pour poser sa question : qu'est-ce que c'est qu'une femme, qu'est-ce qu'on lui veut à elle, petite fille malheureuse, à quoi pourrait-elle bien servir ? Est-elle pour autant homosexuelle ? Pas du tout, et même doublement pas : elle est hétéro en tant qu'elle aime l'Autre, et elle est hétéro en tant qu'elle aime l'Autre au travers de son père. De Madame K., elle fait sujet supposé au savoir « *de ce qu'il (87) faudrait pour la jouissance de*

l'homme »⁴⁰. Si elle se pose et repose la question de l'objet cause, du désir du père, recelé par Madame K., elle se pose et repose cette question pour autant qu'elle suppose à Madame K. non seulement de l'avoir, cet objet, mais, plus important, de savoir ce qu'elle a. Que la maîtresse du père ait cet objet ne sert à rien pour **Dora** ; c'est du savoir supposé à Madame K. sur l'objet qu'elle tente de se métaphoriser, de se donner le support matériel dont elle manque.

Quand Madame K., pour des raisons diplomatiques à elle, lui retire cette promesse d'un savoir, et la repousse, c'est alors, et c'est logique, la haine. Ce que Madame K. retire à **Dora**, c'est un savoir maternel déclaré "bon pour usage" par le sceau paternel. Que ce père ni ne désire ni n'aime sa femme, qu'il n'en fait aucunement symptôme mais symbole mort, c'est évident : il n'attend rien d'elle (*ich habe nichts an meiner Frau*). Et quand Monsieur K., quatrième terme de ce ballet, répète cette phrase, quant il dit qu'il n'attend rien de la sienne non plus, ce quatuor, tenu debout par l'identification hystérique au supposé désir du père/de Monsieur K., s'écroule et se rétrécit sur un point pur de douleur de petite femelle rejetée hors position désirante : avec l'idéal du moi qui se soutenait chez **Dora**, d'un Autre maternel supposé savoir, le moi idéal, viril, tombe. « *Car ôtez-l'en (l'Autre, ici maternel), de sa place A, l'homme ne peut même plus se soutenir dans sa position de Narcisse. L'anima, comme par l'effet d'un élastique, se rapplique sur l'animus et l'animus sur l'animal* »⁴¹. La signification de la fameuse gifle donnée à Monsieur K., c'est cela : "animal". Ce qui rebondit, bien sûr, sur elle, **Dora** : d'après le témoignage de **Félix Deutsch**, analyste auquel **Dora** s'est adressée dans sa vie ultérieure, elle s'est plainte d'une névralgie chronique autour de l'oreille droite. Et elle s'est plainte de tous les hommes, y inclus mari et fils, sauf de son frère. Elle aurait été, toujours d'après le témoignage de cet analyste, une

40J. LACAN, *D'un autre à l'Autre*, 25 juin 1969.

41J. LACAN, *Ecrits 56/58*, Question préliminaire.

hystérique particulièrement répulsive.

(88)« L'hystérique fait l'homme qui supposerait la femme savoir. C'est bien pourquoi elle est introduite dans ce jeu par quelques biais où la mort de l'homme est toujours intéressée »⁴².
Mort de l'homme (cfr le second rêve chez **Freud**) pour faire mieux que l'homme, pour s'approcher, non plus barrée par la forclusion ou fatigue paternelle, du savoir supposé à la Mère symbolique idéalisée, la Madone. S'y approcher sans homme, mais dans la visée de lui apporter le savoir sur la jouissance qu'il lui faudrait. Si elle poursuit son interrogation avec le dictionnaire, c'est qu'il y a encore l'espoir, hors de ce père **Freud** qu'elle quitte, de sauver le Père.

S'il y avait eu mi-dieu, mi-dire, juste non-dire de la part de **Freud** - qui sait si cela n'aurait pu la dégager, **Dora**, d'avoir à représenter en chair cette vérité de structure que M, la Mère symbolique, ne sait rien du tout ? Que sans père qui la désigne comme l'Une sinthomatique, elle n'existe même pas ?

Ce mi-dieu, mi-dire sinthomatique de la part du père, c'est son énonciation sur le féminin : sa réussite/son ratage semblerait avoir un impact encore plus englobant pour une fille. La féminité, serait-ce le prototype de ce que **Lacan** appelle, à propos des *Ménines* de Velasquez, "mataphore réelle" ?

42J. LACAN, *D'un autre à l'Autre*, 26 mai 1969.

(89)ANNEXE 1

"M" dans le schéma R

(Dans *Question préliminaire, Ecrits 1955/56*)

Comme lettre "M", "signifiant de l'objet primordial", la Mère symbolique a une place centrale dans le schéma R.

C'est la "relation symbolique Mère-Enfant" (M-I) qui sert de base, et du ternaire imaginaire Mère-Enfant-Phallus, et du ternaire symbolique Mère-Enfant-Père (Nom du père).

Cette relation symbolique M-I est bien différenciée de la relation imaginaire m-i, « *relation polaire par où l'image spéculaire (de la relation narcissique) est liée comme unifiante à l'ensemble d'éléments imaginaires dits du corps morcelé* », « *relation imaginaire qui sert d'homologue à la relation symbolique Mère-Enfant* ». Ce qui ne permet pas de les, simplement, rabattre l'un sur l'autre.

Du ternaire imaginaire Mère-enfant-Phallus (M-I- , à ne pas confondre avec l'axe m-i extime à ce ternaire), « *l'enfant en tant que désiré constitue réellement le sommet I* ».

Sommet I, matrice de l'idéal du moi qui lie l'enfant, en tant que désiré, au monde. Je souligne que le signifiant "M" est doublement présent dans la constitution de l'idéal du moi : comme signifiant lié au phallus, et comme signifiant lié au Nom du père.

Sans idéal du moi, dont on simplifie la constitution si on le réfère au seul Père, sans idéal du moi, pas de moi idéal, pas de position narcissique non plus. « *Car ôtez-l'en (l'Autre de sa place A), l'homme ne peut même se soutenir dans sa position de Narcisse* ». L'Autre à sa place A, c'est, dans un premier temps, M, la Mère symbolique : signifiant de l'objet primordial, dont

va surgir, pour autant que M soit pris dans la métaphore paternelle, : « l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée (90) dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par la dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus ».

Contre la Mère frustrante, en vogue dans les années cinquante, **Lacan** a posé sa Mère Symbolique, agent d'une "frustration" qui est frustration signifiante, Versagung. Pourtant M, autant que P, signifiant du nom-du-père, est une lettre. Si la métaphore paternelle ici est conçue comme une opération symbolique de substitution du signifiant M par le signifiant P, le versant réel y entre en tant que c'est une écriture.

ANNEXE 2

Schéma castration/frustration/privation

A) Version du 12 décembre 1956

AGENT	MANQUE	OBJET
Père réel	castration dette symbolique	objet imaginaire phallus
Mère symbolique Père symbolique	frustration dam imaginaire	objet réel sein, pénis
Père imaginaire	privation trou réel	objet symbolique enfant

(91) Dans un premier temps du Séminaire *La Relation d'objet*, ce

schéma est constitué des trois opérations castration symbolique, frustration imaginaire, privation réelle (donc S,I,R). Chaque opération est constituée de trois éléments : agent, manque, objet.

Pour l'opération castration, l'agent est réel, le manque symbolique, l'objet imaginaire. Pour l'opération frustration, l'agent est symbolique, le manque imaginaire, l'objet réel. Pour l'opération privation, l'agent est imaginaire, le manque réel, l'objet symbolique. Il y a donc la répartition suivante de R,S,I :

	Agent	Manque	Objet
Castration	R	S	I
Frustration	S	I	R
Privation	I	R	S

J'avance que ce schéma peut se lire, dans l'après-coup du travail de **Lacan**, comme une chaîne de trois noeuds à trois, possiblement trois noeuds trèfles ⁴³, prenant en compte un certain glissement, dans le texte, entre agent, manque et objet : chaîne des noeuds de la castration RSI, de la frustration SIR, de la privation IRS.

Qu'est-ce qui m'autorise à parler, en ce qui concerne chaque opération, des "noeuds", et en ce qui concerne l'ensemble des trois opérations, d'une chaîne ? **Lacan** s'est servi des mots "noeud" et "nouage" bien antérieurement (par exemple dans *La Signification du phallus*, il parlait du "noeud" de la castration).

Les investigations borroméennes sont des investigations sur ce en quoi cette métaphore tient "réellement". Je me contente ici

de constater (92) que l'élaboration discursive du schéma ne laisse aucun doute sur ce qu'on ne peut pas enlever un seul terme R, ou S, ou I, sans que le reste se défasse. Cela concerne plusieurs niveaux :

1) - Horizontalement, chaque opération : la castration ne se fait pas sans Père réel, et dette symbolique, et objet imaginaire, la frustration ne se fait pas sans Mère/Père symboliques, dam imaginaire, objet réel, la privation ne se fait pas sans Père imaginaire, trou réel, objet symbolique.

- Verticalement : pas de Père réel sans Mère symbolique et Père imaginaire, etc...

2) - Moins évident et plus important : l'ensemble des opérations ne peut que se défaire si on enlève un seul terme. Castration, frustration, privation, formellement un ternaire S, I, R, sont des opérations strictement interdépendantes. Ce ne sont pas, et **Lacan** y insiste, trois phases (développementales) génétiques qui se succéderaient pour aboutir au prétendu sommet d'une génitalité assumée : ce sont trois temps logiques nécessaires à l'avènement du sujet. Si ce sont des "étapes", ce sont des étapes qui se transforment et se retransforment l'une dans l'autre (ce qui peut donner l'impression qu'on tourne en rond).

Dans cette logique d'interdépendance, de nouage RSI, le sujet ne s'acquiesce jamais ni de la frustration (conçue comme *Versagung*), ni de la privation, ni de la castration ; il n'y a, pour les cas particuliers, que des différences de degré d'affectation (différences, si on veut, de nouage). La castration n'est pas l'*Aufhebung*, ni des phases préoedipiennes dans une génitalité mûre, ni des objets partiels dans l'objet total.

J'ai argumenté ailleurs ("*Versagung*") ⁴⁴ plus en détails cette topologie non-euclidienne des registres/opérations, et ce qui l'avait précédé chez **Freud**, nommément des difficultés insurmon-

44RISS 13-14 1990, *Oedipus ?*, (en allemand).

tables avec la distinction, réarticulée à plusieurs reprises, entre "extérieur" et "intérieur" (93) à propos de "Versagung", **Lacan** a abordé ces difficultés d'une façon qui traverse cette distinction bipolaire. De cette avance qui demande beaucoup aux auditeurs/lecteurs, seule une topologie du plan projectif pourrait rendre compte.

En bref : la privation, réelle, ne peut se concevoir que comme un tour extime (d'extériorité intérieure) aux tours de la castration et de la frustration, ce qui fait que, dans un sens, castration et frustration lui sont "antérieures" : ce trou réel de la privation présuppose un ordre symbolique qui comporte depuis toujours l'objet "perdu" (plus précisément, versagt, perdu). Dans l'autre sens, la castration présuppose, non seulement l'objet "perdu", mais ce "trou réel" de la privation.

Il y aurait ainsi deux niveaux de castration ⁴⁵ : celui de la frustration/Versagung, dont l'agent est le signifiant comme tel : le Père symbolique, représenté par la Mère symbolique (castration primordiale, Uverdrängung), et celui de la castration comme opération dont l'agent est le Père réel, plus précisément, le Réel du père. "Le père" introduit *« cet élément réel dans l'ordre symbolique, inverse de la première position de la mère qui se symbolise dans le réel par sa présence et son absence »* ⁴⁶. Bien sûr, ce Père réel agit, lui aussi, comme représentant du signifiant, et c'est lui qui introduit "une loi" dans l'ordre symbolique de la Mère et de l'enfant. La castration paternelle est *« l'ordre vrai de la frustration, ce qui la transcende et lui donne une autre valeur et ce qui consacre d'ailleurs l'existence de la privation... »* ⁴⁷.

Je retiens de cela que si on enlève un seul terme des trois opérations, tout se défait. La Mère symbolique ainsi concerne

⁴⁵Qui s'autotraversent dans le point "phallus".

⁴⁶J. LACAN, *La Relation d'objet*, 13 mars 57.

⁴⁷J. LACAN, *La Relation d'objet*, 9 janvier 57.

tout sujet.

(94)B) Version du 6 mars 1957

	Père réel	castration dette symboli- que	objet imagi- naire
Père Symbolique	Mère symbolique	frustration dam imaginaire	objet réel sein, pénis
	Père imaginaire	privation trou réel	objet symboli- que enfant, phallus

Dans la première version du schéma le ternaire R,S,I tenait tout seul. Dans ce second temps, un terme, celui du Père symbolique, est extrait de la case des agents de la frustration, et mis à gauche, d'où il vaut pour tous les termes horizontaux et verticaux. **Lacan**, ainsi, formalise ce qu'il est en train de développer : ce Père symbolique ne fonctionne pas sur le même niveau que les autres "agents", il est "derrière" eux, "derrière", en particulier, "cette Mère symbolique" (dont, il était dans la première version, le co-agent) : c'est « *une nécessité de la construction symbolique (...) presque dans une transcendance, qui (...) n'est rejoint que par une construction mythique* »⁴⁸. A la différence de la Mère symbolique, il « *n'est nulle part représenté* »⁴⁹. C'est le signifiant comme tel qui préside aux trois opérations.

Dans la seconde version du schéma, **Lacan** fait de ce Père

48J. LACAN, *La Relation d'objet*, 13 mars 1957.

49J. LACAN, *La Relation d'objet*, 13 mars 1957.

symbolique le quatrième terme qui fait tenir la chaîne à trois. Le schéma ainsi anticipe la chaîne de trois noeuds de trèfle (dite paranoïaque) tenue par le (95)quatrième terme ou rond du sinthome (rond "non paranoïaque", "névrotique"), chaîne qui a une place centrale dans le Séminaire *Sinthome* ⁵⁰.

L'abstraction du schéma 1957,

RSI
S SIR
IRS

se retrouve ainsi dans la dite séance du Séminaire *Sinthome* (16 décembre 1975) :

RSI
SIR
IRS

SINTHOME

Reprise frappante, en 1975, du schéma frustration/castration/privation, avec cette seule différence importante : le Sinthome remplace - et c'est un remplacement non pas métaphorique mais topologique - le Père symbolique en tant que quatrième terme qui fait tenir R,S,I. Autant dire que le symbolique en tant que tel ne garantit plus rien. Bien plus, sans ce quatrième terme du sinthome, R,S,I « *sont une seule et même consistance, ce n'est que le sinthome qui permet de les différencier* » ; le noeud à trois « *n'est plus un noeud, il n'est tenu que par le sinthome* » ⁵¹. « *En tant qu'un sujet noue à trois le I, le S et le R, il n'est supporté que de leur continuité. Le I, le S et le R sont une seule et même consistan-*

⁵⁰J. LACAN, *Sinthome*, 9-16 décembre 1975.

⁵¹J. LACAN, *Sinthome*, 9 décembre 1975.

ce : et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque »⁵².
« La psychose paranoïaque et la personnalité comme telle (...) c'est la même chose ». Ce n'est que (96) ce quatrième terme du sinthome qui, au « regard des trois autres (...) se spécifie d'être sinthome et névrotique. Dès lors cette chaîne ne constitue plus une paranoïa, si ce n'est qu'elle est commune... »⁵³.

Dans l'après-coup du "sinthome", ce schéma f/c/p, sans et avec "Père symbolique" comme quatrième terme, peut-il être dit de "constituer... une paranoïa ?" En effet, la différenciation de/entre I,R,S fait problème dans Relation d'objet, en particulier en ce qui concerne l'objet phallus. Sous les auspices d'un seul "Père symbolique", cet objet est partout et nulle part, et déborde largement toute démarcation I,R,S. Serait-ce le seul problème d'un **Petit Hans** ? Cette mise en continuité des registres, n'est-ce pas ce qui nous frappe un peu partout ? Cela a été exploré, en particulier, par l'art surréaliste.

Ce père-sinthome de **Lacan** a fait un pas de plus que le père freudien. S'il est garant, lui aussi, d'une sorte de réalité, il l'est pour autant qu'il soit passé par le surréalisme "paranoïaque" de Père/Mère symbolique - ce que je voudrais montrer dans un travail ultérieur à propos et au travers de l'art d'un contemporain de **Lacan, Alberto Giacometti**.

POSTFACE

52J. LACAN, *Sinthome*, 16 décembre 1975.

53J. LACAN, *Sinthome*, 16 décembre 1975.

"Mère symbolique" et "Père réel", c'est vrai, n'existent pas. Ce ne sont que des fonctions, et des fonctions entre autres ; les mères et les pères de la réalité familiale ont bien d'autres fonctions à assumer. Le saillant de ces fonctions, symbolique des mères, réel des pères, c'est que personne ne peut les assumer ni les refuser : elles constituent le support de l'identification, et ce n'est qu'à partir de là qu'il y a acceptation/ refus.

(97) Sur la "Mère symbolique", fonction signifiante primordiale des mères, aucun culte maternel ne peut se bâtir. L'isolement de cette fonction par **Lacan**, dans le Séminaire *La Relation d'objet* (1956-57), a paré et pare toujours aux mères imaginaires bonnes/mauvaises, angélique/ monstrueuses, qui traînaient et traînent en-dedans autant qu'en dehors de la psychanalyse. C'est une fonction qui est au point zéro de toute valorisation, et c'est cela son intérêt. C'est la matrice où s'inscrit et d'où s'inscrit l'auto-différence du signifiant Un : +/-, o/a, fort/da, présence/absence. En tant que Vorstellungsrepräsentanz/représentant de la représentation primordial de ce "Père symbolique" qui lui n'existe pas, la Mère fait "parenthèse symbolique", cadre/écran pour les objets, « *d'ores et déjà plus précieuse qu'aucun bien* »⁵⁴.

Pour transformer ce "premier ordre symbolique", ordre binaire plein/vide, en monde habitable, il faut, à suivre **Lacan** dans *La Relation d'objet*, "l'élément réel" introduit par le père. « *Contrairement à une sorte de notion normative et typique que l'on voudrait lui donner... c'est au Père réel qu'est déférée la fonction saillante de ce qui se passe autour du complexe de castration* » (6 mars 57). Était-ce, sinon une aberration tout court, une concession de **Lacan** à l'auditoire de ce temps ? Je viens d'argumenter que ces deux fonctions persistent, bien plus, que c'est d'elles que se tisse le symptôme/sinthome des années 70. Qu'elles ne figurent alors plus sous ces appellations ne

54J. LACAN, *Les Formations de l'inconscient*, 16 mars 1958.

fait que souligner qu'il s'y agit des fonctions strictement structurales, c'est-à-dire ni d'une essence, ni d'une propriété personnelle, des parents respectifs ; la construction attributive, isolée de son contexte, court le danger de cette sorte de malentendu. Déjà en 1956/57, "Mère symbolique" est synonyme de l'Autre symbolique primordial, et "Père réel", point important, se spécifie comme "Réel du père" : "symbolique" et "réel" sont ainsi dégagés d'une supposée emprise des parents. Ce sont les parents qui sont sous l'emprise de S et R.

Autre façon de dire que nulle maman n'est Mère symbolique, ni nul papa, Père réel. Parler de ces fonctions n'implique pas l'assignation (98)d'un être, ni des aptitudes ou préférences respectives, aux deux parents. Plutôt sont-ce des fonctions dont personne ne veut rien savoir, et qu'on projette, par conséquence, sur l'autre sexe. La fonction "Mère symbolique", fonction de la Versagung (frustration signifiante primordiale), se laisse projeter sur l'homme-Père d'autant plus facilement que celui-ci tient à l'image d'une Mère toujours accueillante. Et comment se soutenir, hommes et femmes, d'un Père "réel", c'est-à-dire inconscient ? C'est bien ça le "risque absolu" ⁵⁵.

Encore plus que la fonction symbolique des mères, la fonction réelle des pères pose des questions qui me semblent peu abordées, et pourtant centrales : questions sur le versant réel du nom du père, et par suite de la métaphore paternelle. Si l'identification ne peut se concevoir que comme identification à un signifiant, ce signifiant nom-du-père s'obtient de l'identification "au Réel de l'Autre réel" dans *R.S.I.* (18 mars 75).

« Identifiez-vous au Symbolique de l'Autre réel : vous avez alors cette identification que j'ai spécifiée de l'« einziger Zug », du trait unaire. Identifiez-vous au Réel de l'Autre réel : vous obtenez ce que j'ai indiqué du nom-du-père : et c'est là que

55J. LACAN à propos du noeud-sinhome et de l'analyse, *Sinhome*, 16 décembre 1975.

Freud désigne ce que l'identification a à faire avec l'amour ».
A compléter avec le troisième type de l'identification : « *Cet Autre réel, faites-vous identifier à son imaginaire : vous avez alors l'identification de l'hystérique au désir de l'Autre* »⁵⁶.

« *Cet autre réel, à ce point-là, il n'est pas ailleurs que dans le noeud, et c'est en cela qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre* ». Est-ce que avec le noeud on se passe de mère et père ? Si c'est, d'une certaine façon, le cas, on ne se passe pourtant pas, ou pas encore, de la différence des sexes qui fait différence des fonctions. Le premier Autre réel de l'enfant, c'est toujours, jusqu'à nouvel ordre, la mère, et c'est ainsi qu'elle peut être dite véhiculer comme premier représentant du "Père symbolique", le trait (99)unaire. Si cela se passe avant toute différenciation sexuelle, et n'importe quel Autre peut s'y substituer, le sexe du premier Autre maternant est évidemment loin d'indifférent en ce qui concerne la "signification de la castration" qui « *ne prend de fait (cliniquement manifeste) sa portée efficiente qu'à partir de sa découverte comme castration de la mère* »⁵⁷.

En ce qui concerne le nom du père, vouloir s'en passer de la différence des sexes semblerait également problématique, et même plus problématique pour autant que l'identification dont s'obtient le nom-du-père est l'identification, non pas au symbolique, mais au réel de l'Autre réel.

Si c'était une identification au symbolique de l'Autre, on pourrait se passer d'un réel du père : la présence du signifiant dans la parole de la mère suffirait. C'est ce que **Lacan** semblerait suggérer en écrivant, dans *La Question préliminaire*, que la présence de signifiants nom-du-père serait « *plus que compatible avec l'absence d'un père réel* ». La différence faite ensuite entre "père réel" et "Réel du père" y est cruciale, mais

⁵⁶J. LACAN, *R.S.I.*, 18 mars 1975.

⁵⁷J. LACAN, *La Signification du phallus*, Ecrits 58.

la question se repose : une femme peut-elle faire fonction d'un Réel du père dont s'obtient le nom-du-père ?

A quoi, si je devais y répondre, je répondrais : évidemment pas, et : pour autant que son désir y est pris, oui. Le désir des femmes, pour autant qu'il vise le réel au-delà de l'objet imaginaire phallus, fait part de ce réel du nom du père.

Le pas fait avec le noeud à trois, serait-ce de montrer qu'en tant que père et mère, homme et femme y sont inextricablement noués ? Sans réel du père, pas de mère réelle, c'est-à-dire impossible, non plus. L'identification à ce réel de l'Autre réel dont s'obtient le nom du père, est-ce l'identification au non-rapport du couple parental, et le fameux déclin du nom du père, est-ce, dans cette perspective, le déclin de cet impossible ?

(100)En effet, avec cette seule Mère +/-, o/a, Mère électronique, surréaliste, tout est possible. Dans l'ordre binaire non modifié par l'identification au Réel de l'Autre réel dont s'obtient le nom du père, elle surgit comme phallus ubiquitaire, énigmatique, écran pour des objets dont l'apparition et la disparition sont également angoissantes. Qu'est-ce qu'elle veut ? Elle veut ce que veut ce Père symbolique dont elle est la complice : rien. Heureusement, elle n'existe pas, sinon comme fonction des mères d'ailleurs désirantes.

Désir qui trouve sa cause, pour hommes et femmes, dans le réel du Père. La question cruciale se repose : comment se soutenir d'un père réel, c'est-à-dire inconscient ? Comment, plutôt, le contenir, ce réel et l'amour de ce réel dont **Lacan** va faire dépendre la consistance du noeud ? C'est ce à quoi s'acharnent hommes et femmes de façons différentes. Côté homme, on lui injecte, à ce Père, du sens ; côté femme, on l'aime. Si c'est vrai que pour une femme, l'homme est « *une affliction pire qu'un* *sinthome, un ravage* »⁵⁸, une femme, et un homme couleur femme,

58J. LACAN, *Sinthome*, 17 février 1976.

seraient un petit peu plus avertis de ce réel qui déborde, en fin de compte, tout apprivoisement symbolico-imaginaire. Mais pour autant qu'elle fait part de l'Homme, elle se réclame, comme lui, d'un Père symbolique garant du sens.

Celui-ci n'existant pas, on s'accroche, homme et femme, au désir de l'Autre : troisième type d'identification dite hystérique⁵⁹. Or, l'Autre réel, le noeud, ne désire rien. Ce sont alors des désirs supposés au Père dont consiste la scène du monde ; chacune va y mettre du sien, et ainsi injecter dans une jouissance dont il n'y a rien à savoir, des sens qui se contrarient. L'obsession s'y révèle comme dialecte qui systématise l'hystérie.

C'est pour dégonfler le trop-de-sens de l'héritage paternel que **Lacan** a isolé, à mon avis, ces fonctions Mère symbolique/Père réel hors-sens. Le Séminaire *La Relation d'objet* défie l'héritage paternel en ce qu'il (101) comportait de fétichisation, et de ce corps maternel qu'est le savoir psychanalytique, et des figures Père-Mère intérieurs/extérieurs à ce savoir. Découpage de la réalité psychique/sociale, découpage des figures du couple parental qui la transmettent et y sont transmises, en éléments signifiants, découpage dont l'envers est la menace permanente de mise en continuité, d'indécidable : c'était un geste qu'on peut appeler, dans l'après-coup du sinthome, "paranoïaque", et qu'il ne faut pas couvrir trop vite avec la "paranoïa commune" de référence à un Père qui aurait été hors symptôme, fût-ce **Lacan**. Mais : si la seule garantie de la fonction paternelle, c'est la père-version "mi-dite", "mi-dieu", la transmission d'un savoir psychanalytique ne peut être que la transmission dans le meilleur cas sinthomatiquement père-vers. Ce qui semblerait impliquer, même nécessiter, une reprise des énoncés du père à l'envers ; l'hommage au réel de son énonciation ne peut pas se passer de l'hérésie.

59J. LACAN, *R.S.I.*, 18 mars 1975.